

## La fée verte ou l'absinthe de tout bouquet

Au moment où Arlette Bouloumié me faisait part de son projet de colloque sur l'imaginaire de la maladie dans le roman, un mien étudiant, Suisse il faut le préciser, m'apportait à l'université, avec maintes précautions, un paquet-cadeau soigneusement enveloppé et enrubanné, que j'emportai chez moi sous le manteau. Il contenait une bouteille sans étiquette, que je débouchai sans tarder. L'odeur du liquide était caractéristique de l'absinthe, que je versai dans un verre, y ajoutant sans précaution une bonne dose d'eau fraîche. Je vérifiai alors le propos d'Alfred Jarry dans une de ses chroniques de *La Revue blanche* :

*Quand ne sera-t-il plus besoin de rappeler que les antialcooliques sont des malades en proie à ce poison, l'eau, si dissolvant et corrosif qu'on l'a choisi entre toutes les substances pour les ablutions et lessives, et qu'une goutte versée dans un liquide pur, l'absinthe par exemple, le trouble<sup>1</sup> ?*

L'aspect était bien tel que le dit Jarry, qui l'appelait par ailleurs « l'herbe sainte ». Quant au goût, point n'était besoin de se servir de ces cuillères ajourées sur lesquelles on posait un sucre filtrant l'eau, puisque la liqueur était déjà édulcorée. J'en déduisis que les distillateurs clandestins du Val de Travers avaient modifié la recette traditionnelle qu'ils détenaient de la Mère Henriod, laquelle la transmit au major Dubied et à son gendre, Henri-Louis Pernod, fondateur de la célèbre firme d'apéritifs de Pontarlier en 1805<sup>2</sup>.

Je suis donc coupable aux yeux de la loi d'avoir détenu et consommé cette liqueur interdite. Dans ces conditions, m'étant livré moi-même à la terrible expérience, pourquoi ne pas aller jusqu'au terme du méfait en traitant à votre intention de « la fée verte » (puisqu'ainsi on la dénomma au XIXe siècle) dans l'imaginaire romanesque des deux derniers siècles ? J'écarte d'emblée le discours poétique, singulièrement laudatif, et la représentation picturale des buveurs d'absinthe, particulièrement abondante à la fin du XIXe siècle<sup>3</sup>. Les ravages attribués à cette boisson fortement alcoolisée

sont suffisamment présents dans les esprits pour qu'il soit inutile de se référer à un quelconque manuel médical afin de justifier l'inclusion de ce sujet dans le présent colloque.

\*\*\*

L'absinthe, *artemisia absinthium* est connue de toute antiquité pour ses trois propriétés essentielles : elle est fébrifuge, vermifuge et emménagogue. Dans la Bible elle est le symbole de l'amertume, en ce sens opposée au miel. Nombreuses sont les œuvres littéraires filant l'image, ou l'opposition, à satiété, jusqu'à nos jours.

Dans l'*Encyclopédie* Diderot-d'Alembert, qui donne la recette du vin d'absinthe (produit par macération), la plante est recommandée pour ses propriétés thérapeutiques, mais déjà l'on signale une particularité négative : « On l'ordonne dans la jaunisse, la cachexie & les pâles couleurs: elle tue les vers, raffermis l'estomac; mais elle est ennemie des nerfs comme la plupart des amers. »

On a su très tôt que la liqueur dénommée « absinthe », obtenue par distillation, était toxique, non seulement pour sa forte teneur en alcool (entre 60 et 72°), mais surtout parce que la plante contient une essence très dangereuse, la thuyone, qui a la particularité de s'attaquer au système nerveux central. C'est ce que démontraient les travaux sur la toxicité de l'absinthe. Dès 1864, M. Marcé faisait la preuve expérimentalement de la nocivité de l'essence

---

1. Alfred Jarry, « M. Faguet et l'alcoolisme », *La Revue blanche*, 1<sup>er</sup> mars 1901, repris dans *La Chandelle verte*, Pléiade, t. II, p. 281.

2. Lors du débat sur la toxicité de l'absinthe, *L'Assiette au beurre* allait répandre le calembour : « l'absinthe perd nos fils ».

3. Pour la poésie voir : Marie-Claude Delahaye, *L'Absinthe muse des poètes, anthologie des poésies de l'absinthe*, Auvers-sur-Oise, Musée de l'absinthe, 2000, 302 p. ; et pour la peinture, M.-C. Delahaye et Benoît Noël, *Abinthe, muse des peintres*, Paris, éd. de l'amateur, 1999.

d'absinthe en injectant une dose progressive à des animaux de laboratoire<sup>4</sup>. Puis J.-J.V. Magnan isolait les constituants nocifs de cette essence, ce qu'expliquait en 1873 un article de l'Union médicale, en distinguant l'action nocive de l'alcool de celle de l'absinthe<sup>5</sup>.

Je ne m'intéresserai ici qu'à la boisson produite par distillation alcoolique, dont la fabrication est interdite par la loi du 16 mars 1915<sup>6</sup>. Dans un premier temps, j'envisagerai la place qu'elle occupe dans le roman jusqu'à cette date ; puis je ferai un sort aux différents types de buveurs ayant marqué notre imaginaire ; enfin, je tenterai d'analyser son rôle dans l'univers romanesque français après la prohibition.

## I. Avant 1915

### A. Du militaire au civil

L'un des premiers usages (sinon le premier) de l'absinthe comme boisson alcoolisée dans le roman se trouve en 1835 chez Vigny, où il encadre le récit d'un vieux grognard dans *Servitude et grandeur militaires* (éd. Pléiade) :

*Et à nos premières prières de raconter son mariage, il nous parla ainsi, autour de trois verres d'absinthe verte qu'il eut soin de nous offrir préalablement et cérémonieusement. (p. 86)*

*Chapitre 10. Une belle soirée.*

*Ici l'honnête adjudant goûta un peu de son petit verre d'absinthe, en nous engageant à l'imiter, et, après avoir essuyé sa moustache blanche avec un mouchoir rouge et l'avoir tournée un instant dans ses gros doigts, il poursuivit ainsi... (ibid. p. 103)*

On sait que les soldats partis conquérir l'Algérie emportaient dans leur musette une bonne réserve d'absinthe, recommandée pour combattre la malaria. Elle devint ainsi la boisson militaire par excellence, ce dont témoignent les récits de Tartarin de Tarascon. Du militaire elle passa au civil, au colon d'abord, à l'indigène ensuite. C'est ce que montre Alphonse Daudet, plus observateur que son héros, préoccupé de chasse au lion :

*et tous les colons dans les cafés, en train de boire de l'absinthe en discutant des projets de réforme et de constitution. (Les Aventures de Tartarin, 3<sup>e</sup> épisode, Librairie de France, 1930, p. 120)*

*Le muezzin était là, assis sur un divan, avec son gros turban, sa pelisse blanche, sa pipe de Mostaganem, et devant un grand verre d'absinthe, qu'il battait religieusement, en attendant l'heure d'appeler les croyants à la prière... à la vue de Tartarin, il lâcha sa pipe de terreur. » (ibid. p. 129)*

L'absinthe accompagna toutes les conquêtes coloniales, jusqu'à celle de Madagascar. De retour en métropole, les militaires en garnison continuèrent à consommer leur boisson favorite, quoique coûteuse. Du mess des officiers, de la maison de passe, elle se répandit dans les cafés à la mode, fut la muse des peintres et des poètes, la boisson favorite de la Bohême et de la jeunesse étudiante. Dans *L'Enfant* de Jules Vallès (1879), Jacques Vingtras s'en « va le dimanche prendre l'absinthe à La Rotonde ou à La Pissote » (p. 337). La consommation

---

4. M. Marcé, « Action toxique de l'essence d'absinthe », c. r. de l'Académie des Sciences, 1864, XVIII, pp. 628-629, cité par Jean-Pierre Gagnat, *L'Absinthe dans l'art et la littérature, étude médicale sur une base toxicologique, historique et sociologique*, thèse pour le doctorat de médecine, Bordeaux, 1983, p. 17.

5. Compte rendu du Congrès médical de Lyon, sept. 1872, in *l'Année scientifique et industrielle* cité par Le Robert.

6. À l'initiative de certains chefs de régions militaires, l'absinthe avait été interdite dès le début de la guerre, comme en témoigne ce passage d'une lettre de Guillaume Apollinaire écrivant de Tarascon à Lou, le 15 janvier 1915 : « Je ne sais comment on est arrivé à parler d'absinthe. M'a affirmé qu'à Marseille on en avait comme on voulait. M'a proposé un Pernod. Et en effet à l'arrivée m'a emmené dans un bar assez chic et a demandé 2 tranchées. Aussitôt le barman a préparé sous le comptoir, en les cachant comme dans une tranchée, les 2 Pernods que nous avons bus. »

croissant, son prix baissant, de liqueur aristocratique ou bourgeoise elle devint, après 1870, la boisson de la classe ouvrière, dans les ville du moins.

## B. Rituel et convivialité

Le mode de consommation de l'absinthe au XIXe siècle en fait un signe de convivialité, de bonnes manières. Dans ses mémoires, Marcel Pagnol décrit minutieusement le rituel de la préparation de la boisson :

*Alors dans un profond silence commença une sorte de cérémonie.*

*Il installa devant lui le verre, qui était fort grand, après en avoir vérifié la propreté. Il prit ensuite la bouteille, la déboucha, la flaira, et versa un liquide ambré à reflets verts, dont il parut mesurer la dose avec une attention soupçonneuse, car, après examen et réflexion, il en ajouta quelques gouttes.*

*Il prit alors sur le plateau une sorte de petite pelle en argent, qui était droite et longue, et percée de découpures en forme d'arabesques.*

*Il posa cet appareil, comme un pont, sur les bords du verre, et le chargea de deux morceaux de sucre...<sup>7</sup>*

C'est ainsi que l'entend Frédéric songeant à Mme Arnoux dans *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, au risque d'une lourde équivoque :

*Comment la rencontrer maintenant ? La solitude se rouvrait autour de son désir plus immense que jamais ! — "venez-vous la prendre ?" dit Regimbart. — "prendre qui ?" — "l'absinthe !" et, cédant à ses obsessions, Frédéric se laissa conduire à l'estaminet Bordelais. Tandis que son compagnon, posé sur le coude, considérait la carafe, il jetait les yeux de droite et de gauche... (p. 53).*

Dans le roman éponyme de Zola, Thérèse Raquin boit de l'absinthe, indice, en quelque sorte, de son émancipation, ce qui, paradoxalement soulage son mari :

*Elle donna familièrement des poignées de main à tout ce monde. Puis elle se fit servir une absinthe. Elle semblait à l'aise, elle causait avec un jeune homme blond, qui l'attendait sans doute là depuis quelque temps. [...] Lorsque Thérèse eut achevé son absinthe, elle se leva, prit le bras du jeune homme blond et descendit la rue de La Harpe. (OC, Bernouard, t. 34, p. 218-19)*

Il est bien clair que cet alcool n'est pas réservé aux hommes. Les femmes s'y sont mises, comme en témoigne cette scène de Maupassant :

*« que faites-vous tous les jours à cette heure ? » dit-elle. Il répondit en riant : « je prends l'absinthe. » Alors, gravement, elle ajouta : « alors, monsieur, allons prendre l'absinthe. » Ils entrèrent dans un grand café du boulevard qu'il fréquentait, et où il rencontra des confrères. Il les lui présenta tous. Elle était folle de joie. (Contes et nouvelles, « Une aventure parisienne », A. Michel, 1959, t. I, p. 765)*

Quelle que fût la quantité d'absinthe absorbée, une chose est certaine : le consommateur devait « préparer » lui-même sa boisson, et il ne laissait à quiconque le droit de le faire à sa place, comme on peut en juger par cette réplique du *Train de 8h47* de Courteline (1888) : « Peut-on voir un cochon pareil, qui se permet de faire mon absinthe... ! » (Flammarion, 1930, p. 42).

Tout ceci donne lieu à un rituel, entre 5 et 7 heures, l'heure de l'absinthe, autrement nommée « l'heure verte » par Charles Cros dans un poème du *Coffret de santal* (1873) :

*Comme bercée en un hamac,  
La pensée oscille et tournoie,  
À cette heure où tout estomac  
Dans un flot d'absinthe se noie.*

---

7. Marcel Pagnol, *Le Temps des secrets, souvenirs d'enfance III*, Monte-Carlo, 1960, p. 59, cité par J.-P. Gagnat.

L'expression est demeurée, puisqu'elle est encore employée par les Goncourt dans leur *Journal* (1893, Fasquelle et Flammarion, 1959, p. 451).

### c. Ivresse

Entre 1830 et 1914, le personnel romanesque est souvent pris d'alcool et plus précisément d'absinthe, du Grantaire des *Misérables* (1862) au Gilquin de *Son excellence E. Rougon* (1876), à l'Auguste des *Sœurs Vatarad* (1879), aux sous-officiers de l'armée d'Afrique dans *Le Roman d'un spahi* (1881) et même au héros :

*Sam ! vite de l'absinthe pour le finir, de l'absinthe coupée d'eau-de-vie ! Elle ne regardait pas à la dépense, dans ces cas-là, dame Virginie. Jean but d'un trait, lança son verre au mur, et retomba comme foudroyé... (P. Loti, Gallimard, 1992, p. 91)*

En 1862, une note du *Journal* des Goncourt explique économiquement le phénomène social :

*L'autre jour, j'ai entendu dans l'escalier une fille qui demeure sur mon palier crier à sa bonne : « quatre sous d'absinthe et deux sous de beurre ! » deux mots qui résument la vie matérielle de la courtisane pauvre : de quoi faire une sauce et de l'ivresse... (p. 1034)*

Autre explication pragmatique du même ordre donnée par Léon Frapié dans *la Maternelle* en 1904 :

*Elle ajoutait tout bas : « Quatre sous de lait pour eux cinq, il n'y en aura pas assez pour les faire dormir ; quatre sous d'absinthe, y en aura assez... Dodo, l'enfant do... » (A. Michel, 1934, p. 276)*

On conçoit, dès lors, que cette boisson ait pu être considérée comme un fléau social, vivement combattu par les ligues anti-alcooliques et surtout par l'armée, dans l'incapacité de conduire un peuple d'ivrognes à la victoire. Car, il faut le souligner, si l'absinthe s'est répandue grâce à l'armée, c'est d'elle que vinrent les premières interdictions, relayées par le pouvoir civil jusqu'à la loi promulguée en pleine guerre.

## II. Buveurs

### A. Célèbres...

Musset s'absinthait fortement, ce qui n'a pas manqué de laisser des traces dans la mémoire collective, témoin Isidore Ducasse : « C'est l'absinthe, savoureuse, je ne le crois pas, mais, nuisible, qui tua moralement l'auteur de Rolla. » (*Poésies I*). Dans son *Journal*, à la date du mardi 2 février 1892, Goncourt note :

*Le docteur Martin me disait hier qu'il avait souvent vu Musset prendre son absinthe au café de la Régence, une absinthe qui était une purée. Après quoi, un garçon lui donnait le bras et le conduisait, en le soutenant, au fiacre qui l'attendait à la porte. (p. 187)*

Certain jour (le 17 octobre 1899, exactement) Jules Renard se prend pour un Musset à qui il n'aurait manqué que l'absinthe (*Journal*, Pléiade, p. 548).

Dans *Ainsi soit-il* (1951), Gide évoque Hérédia parlant du poète des *Nuits* :

*Je ne sais trop s'il fallait ajouter foi à ce qu'il disait de Musset. à l'en croire (mais je ne pense pas qu'il inventât), c'est dans l'absinthe qu'il cherchait chaque soir une sorte d'oubli stupide. Il restait attablé, solitaire, à la terrasse du Café de la Régence... (Journal, Gallimard, Pléiade, t. II, 1960, p. 1178).*

Verlaine est comme identifié à l'absinthe dans le souvenir de nombreux écrivains. Le 10 octobre 1892, Jules Renard note dans son *Journal* :

*Verlaine, ah ! Oui, un Socrate particulièrement boueux. Arrive sentant l'absinthe. Vanier lui donne cent sous contre reçu, et Verlaine reste là, cause, bafouille, parle par gestes, par froncements de sourcils, avec les plis de son crâne, ses pauvres mèches, et sa bouche où habiteraient des sangliers, et son chapeau, et sa cravate de boîte à*

*Poubelle. [...] Se découvre jusqu'à terre, m'offre de m'accompagner jusqu'au coin, regarde son absinthe avec ses yeux doués de voix, la regarde comme le lac des couleurs et me dit quand je paye :*

— *Je suis pauvre aujourd'hui. J'aurai de l'argent demain... (Pléiade, p. 138-39)*

Quant à l'intéressé lui-même, il note dans un poème dédié à François Coppée :

*Moi, ma gloire n'est qu'une humble absinthe éphémère*

*Prise en catimini, crainte des trahisons,*

*Et si je n'en bois pas plus c'est pour des raisons. (1896, OPC, Gallimard, 1962, p. 555)*

La photographie de Verlaine attablé devant son absinthe au café François Ier n'a pas pu contribuer à répandre l'image du poète composant dans l'ivresse de l'absinthe. Les romanciers la perpétuent bien longtemps après, tels Francis Carco dans *Nostalgie de Paris* (1941) et Jean d'Ormesson dans *Au plaisir de Dieu* (1974, p. 368). Selon Carco, Jean Richepin observait que tous les « poètes maudits » (ceux dont traite Verlaine dans son recueil du même titre) étaient nés de l'absinthe.

« Jarry est surréaliste dans l'absinthe. » déclare André Breton dans le *Manifeste du surréalisme* (1924). Les capacités d'absorption de l'auteur d'*Ubu roi* sont tristement célèbres. Elles ont été longuement comptabilisées par Rachilde, qui se prétendait son amie. Gide, qui à ses débuts l'avait connu, le fait revivre lors du dîner des Argonautes, dans *Les Faux-Monnayeurs* (1925) :

*J'aime beaucoup Ubu roi, dit Sarah, et je suis très contente de rencontrer Jarry. On m'avait dit qu'il est toujours ivre.*

— *Il devrait l'être ce soir. Je l'ai vu boire à ce dîner deux grands verres pleins d'absinthe pure. Il n'a pas l'air d'en être gêné. (Gallimard, Pléiade, 1961, p. 1169).*

Une chose est sûre : il faut couper court à la légende selon laquelle Jarry serait mort de trop boire. Que je sache, une méningite tuberculeuse ne s'attrape pas en buvant de la verte ! Disons que son état physique général n'a pas aidé...

## B. ...Et ordinaires

Est-ce une impression de lecture ? On boit beaucoup dans le roman du XIXe siècle, comme si l'alcool était une marque de sociabilité incontournable. Chez *Les Sœurs Vatard* (1879) de Huysmans, lorsque vient le moment des décisions importantes, c'est devant une absinthe que les amoureux discutent de mariage :

*Ils ne dirent mot sur le trottoir ; alors Céline le mena chez le marchand de vins et là, épaulés contre des lauriers en caisse, ils se regardèrent d'un air assez embarrassé, tout en tournant avec une cuiller de fer battu le barège de leur absinthe. (p. 177)*

On peut suivre dans le *Journal* de Léon Bloy le vain combat qu'il a mené contre l'absinthe<sup>8</sup>. Moins dramatique, voici le portrait qu'il brosse d'un buveur dans *La Femme pauvre* (1897) :

*Le digne homme, flegmatique et empesé, avait, à peu près, la jovialité d'un ténia dans un bocal de pharmacie. Cependant, lorsqu'il avait bu quelques verres d'absinthe en tête-à-tête avec sa femme, ainsi qu'on l'apprit bientôt, ses pommettes flamboyaient en haut du visage, comme deux falaises par une nuit de méchante mer. (Mercure de France, 1932, p. 244)*

Dans *Montmartre à vingt ans*, Francis Carco rameute ses souvenirs de l'avant guerre, de telle sorte que l'art rejoint la vie, et réciproquement :

*pendant qu'installées ainsi qu'à la devanture d'une boutique foraine, autour d'un brasero, cinq ou six des buveuses d'absinthe, chères à Degas, demeuraient immobiles et*

8. Cf. Léon Bloy, *Journal inédit*, I, 1892-1895, Lausanne, L'Age d'Homme, 1996, 1503 p., 9 mars 1892 : « [...] Je vais au café et je ne rentre pas dîner. Quelque chose d'extraordinaire se passe en moi. Je prends la résolution de vivre sobriement et de supprimer l'absinthe. » Et le lendemain : « Je ne tiens guère ma résolution, hélas ! [...] » (p. 13). Voir aussi, p. 347, 383, 443, 444, 465, 553, 554, 555, 563, 567, 568, et passim.

*fardées, à la terrasse d'un café à colonnes. Ces dames portaient des boas dont le vent aigre ébouriffait les plumes. (A. Michel, 1938, p. 7)*

### C. Malades et maladies

Apéritive, conviviale, sociale, l'absinthe est largement adoptée. En quoi serait-elle cause de maladies inscrites dans le corpus romanesque, dès lors que ses vertus thérapeutiques sont largement reconnues par le corps médical ?

C'est que l'abus d'absinthe ne tarde pas à s'afficher sur le corps même, de manière saisissante chez la femme encore jeune, comme le montre Zola dans *Madeleine Férat* (1868), le roman où il s'attarde le plus sur ce phénomène en dépeignant Louise, une fille tombée dans l'ornière :

*On la connaissait dans le Quartier Latin sous le surnom de Vert-De-Gris, que lui avaient fait donner ses souleries d'absinthe et les teintes verdâtres de ses joues devenues molles et malsaines. On se montrait alors Vert-De-Gris comme une célébrité dont les échappés de collège se disputaient les faveurs. Effarée, frappée d'hystérie par la boisson, elle se pendait, dans les bals publics, au cou de tous les hommes ; c'était la débauche ivre, avachie, n'ayant plus même conscience des puanteurs du ruisseau au milieu duquel elle se vautrait. [...] Mais ce qui rendait surtout lamentable et immonde cette créature dissoute par la débauche, c'était son air d'égarement, le frisson continu qui la secouait ; l'absinthe avait rongé sa chair et son esprit, elle agissait et parlait dans une sorte de stupeur que traversaient des ricanements nerveux, des exaltations soudaines. (OC, Bernouard, t. 34, 1928, p. 210)*

Teint verdâtre, instabilité de caractère, hystérie, tremblement nerveux, hébétude allant jusqu'à la stupidité, le tableau clinique est sévère. Je ne doute pas qu'il soit soigneusement documenté, pris sur le vif. Au demeurant, dans un registre plus dénotatif, Maxime Du Camp ne s'exprime pas autrement. S'aidant du discours médical, il dénonce les méfaits de cette liqueur vénéneuse :

*Là et non ailleurs il faut chercher la vraie cause de l'accroissement des maladies mentales ; là est le réel poison, dans cette liqueur verte, violente, qui contient 72 degrés d'alcool, qui brûle, détruit, désagrège si bien l'organisme que M. Renard, médecin militaire à Batna, a reconnu sur le crâne des buveurs d'absinthe des traces d'exfoliation et des dépressions transparentes ; c'est ce vert-de-gris fluide qui pousse aux méningites, à l'abrutissement, à la fureur maniaque, à toutes les altérations du cerveau...<sup>9</sup>.*

Dans le roman de Zola, Louise poursuit :

*— tu vois, continua-t-elle, moi je n'ai pas eu de bonheur... je suis tombée malade à Paris, j'avais trop bu d'absinthe, paraît-il : ma tête me semblait vide, tout mon corps tremblait comme une feuille. Regarde mes mains elles tremblent toujours... à l'hôpital j'ai eu peur des carabins... (p. 211)*

Un an après, Flaubert, dont on sait les sentiments conservateurs, mentionne au cours d'une conversation mondaine dans *L'Éducation sentimentale*, en 1869, un républicain qui, d'avoir trop bu d'absinthe, « cassait les pincettes sur la tête de sa femme » et que l'on a dû enfermer à l'asile (p. 138). Comme on le voit, l'abus d'alcool ne saurait affecter que les filles de joie et les ouvriers républicains, épargnant comme par miracle les classes possédantes. Qu'ils soient monarchistes ou républicains, conformistes ou révolutionnaires, les romanciers ne sauraient voir l'alcoolisme mondain en vert et contre tous !

---

9. Maxime Du Camp, *Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie*, Hachette, 1870, cité par Jean-Pierre Panouillé, « Et les Français prirent goût à l'absinthe ! », *L'Histoire*, n° 52, janvier 1983, p. 55.

Dans *L'Assommoir* (1877), le delirium tremens de Coupeau, l'ouvrier zingueur, est mémorable. Mais sa fin à Sainte-Anne ne saurait être attribuée à l'absinthe, car il meurt de l'excès de « vitriol », c'est-à-dire d'eau-de-vie<sup>10</sup>. La fatalité de l'hérédité y est d'autant plus tragique que Coupeau ne veut pas entendre parler d'alcool, car son père en est mort :

*Coupeau, lui aussi, ne comprenait pas qu'on pût avaler de pleins verres d'eau-de-vie. Une prune par-ci par-là, ça n'était pas mauvais. Quant au vitriol, à l'absinthe et aux autres cochonneries, bonsoir ! Il n'en fallait pas. Les camarades avaient beau le blaguer, il restait à la porte, lorsque ces cheulards-là entraient à la mine à poivre. (Les Rougon-Macquart, Gallimard, Pléiade, 1961, p. 410)*

Comme Flaubert, Zola mentionne un artisan, ici un menuisier, mort en dansant la polka à force d'absinthe (*ibid.* p. 784).

Quant à la fille de Coupeau, Nana, forte de l'exemple paternel, elle éprouvera la même répulsion que lui pour l'alcool, et ne suivra heureusement pas le même chemin. Si parfois elle goûte de l'absinthe avec les filles, pour oublier ses ennuis, elle ne s'y adonne pas. Davantage, cette erreur de jeunesse lui revient au visage sous la forme de la pire déchéance avec celle qu'on surnommait la reine Pomaré, autrefois superbe :

*À présent, elle se soulait, les femmes du quartier, pour rire un peu, lui faisaient boire de l'absinthe ; puis, sur les trottoirs, les galopins la poursuivaient à coups de pierre. Enfin, une vraie dégringolade, une reine tombée dans la crotte ! (Les Rougon-Macquart, Gallimard, Pléiade, 1961, p. 1374)*

Maupassant conte l'histoire d'une fille de mœurs fort légères, Mouche, une canotière, qu'il présente ainsi :

*Elle était d'ailleurs tout à fait toquée, née avec un verre d'absinthe dans le ventre, que sa mère avait dû boire au moment d'accoucher, et elle ne s'était jamais dégrisée depuis, car sa nourrice, disait-elle, se refaisait le sang à coups de tafia ; et elle-même n'appelait jamais autrement que "ma sainte famille" toutes les bouteilles alignées derrière le comptoir des marchands de vin. (Contes et nouvelles, Mouche, 1890, A. Michel, p. 1340)*

À la suite d'un accident, elle accouchera d'un enfant mort-né.

Enfin, et j'arrêterai là mon incursion dans la nosographie réaliste, Zola nous donne à connaître dans *L'Argent* (1891), un homme perdu de boisson, le journaliste Jantrou :

*Il gagnait cent mille francs par an, en mangeait le double, on ne savait à quoi, car il n'affichait pas de maîtresse, tenaillé sans doute par quelque ignoble vice, la cause secrète qui l'avait fait chasser de l'université. L'absinthe, du reste, le dévorait peu à peu, depuis ses jours de misère, continuant son oeuvre, des infâmes cafés de jadis au cercle luxueux d'aujourd'hui, fauchant ses derniers cheveux, plombant son crâne et sa face dont sa barbe noire en éventail demeurait l'unique gloire, une barbe de bel homme qui faisait illusion encore. (éd. Bernouard, t. 19, 1928, p. 186)*

Reconnaissons-le, ces descriptions morbides ne prennent pas un grand relief dans les romans étudiés, et il faut avoir l'œil particulièrement aigu pour voir derrière ces personnages toujours secondaires une menace pesant sur la société tout entière, tant les buveurs, célèbres ou non, réels ou fictifs, nous semblent victimes de passions autrement plus perverses que l'attachement à la verte liqueur.

### **III. Après l'interdiction**

L'interdiction de l'absinthe entraîna-t-elle sa disparition immédiate dans la littérature romanesque ? Ce serait bien singulier, et contraire à l'esprit français, comme en témoigne cet

---

10. Dans sa thèse sur *L'Absinthe dans l'art et la littérature* (*op. cit.*), le Dr Gagnat consacre plusieurs pages à « l'absinthe personnage de roman ». Malheureusement, il ne distingue pas l'absinthe de l'eau-de-vie, notamment dans *L'Assommoir*.

extrait d'un roman paru la même année :

*Chez le père Criquetot, le patron du bar, il s'inquiéta de la loi de l'absinthe.*

— Alors ? ... pus d'bleue ?

— Chut ! ... aboule par ici !

*L'autre l'emmena dans l'arrière-boutique. Ah, cette noce ! Jamais il n'en avait vu une pareille. (R. Benjamin, Gaspard (1915), Fayard, 1929, p. 124)*

Non seulement on continua de se procurer de l'absinthe en contrebande, mais encore elle devint un indice commémoratif de la Belle Époque, de cette avant-guerre heureuse et sans souci.

### A. Rémanence

René Crevel, dans un ouvrage posthume, *Le Roman cassé* (1935), fait parler son personnage selon les codes du naturalisme, ou plus exactement selon la croyance de l'époque de référence à l'hérédité des tares :

*En 1872, le rouquin succomba, soi-disant des suites de la guerre. À la vérité, ce grand héros s'était rappelé qu'il était borgne pour éviter d'aller faire le coup de feu. Il s'était très vaguement occupé de Croix-Rouge et en compagnie de son Mucius Scevola de beau-père, il avait tellement bu d'absinthe, avec les Français d'abord, puis avec les uhlands, qu'on avait dû bientôt le traîner dans une petite voiture. Entre deux crises de delirium tremens, il eut encore le temps de faire un enfant à Mathilde, ton assassin de mari, ma fille, notre assassin de gendre, fils de Mathilde, c'est que je savais à quoi m'en tenir sur son compte. (éd. Pauvert, 1975, p. 38-39)*

Rien d'étonnant à ce qu'on trouve mention de l'absinthe dans *Les Beaux Quartiers* d'Aragon, publiés en 1936, dans la mesure où la fiction se situe en 1913 :

*Il rigola, fit claquer sa langue, se pencha sur la table, et dit : « qu'est-ce que tu bois ? du stout. Fait soif. » Et lampa la moitié du verre. « Une absinthe ! » commanda-t-il. Le silence se mêla à la chaleur. (Denoël et Steele, 1936, p. 452)*

Il en va de même pour *Mort à crédit* de Céline, publié la même année, dont l'action est bien antérieure à la guerre de 14. Et encore dans *L'Acacia*, de Claude Simon, remémorant la montée en ligne du régiment de son père, le 27 août 1914, avec ses « sous-officiers aux crânes également tondu, aux noires moustaches de gardiens de bague, la peau jaunie sous les soleils tropicaux et leurs foies rongés par l'absinthe » (éd. Minuit, p. 51) et ses officiers « aux corps nourris de quinine et d'absinthe s'inclinant pour baiser les mains des dames » (p. 274).

Ainsi, l'absinthe à 15 centimes le verre est un repère temporel pour le romancier Claude Mauriac dans *La Marquise sortit à cinq heures* (1961), le symbole d'où partent les révolutions, et le moyen d'évoquer Verlaine et Rimbaud.

Par ailleurs, l'absinthe a donné lieu, en certains endroits, à une production illégale, source de juteux trafics, ce dont rend compte tel personnage du *Barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras (1950) qui :

*allait vers eux avec une lenteur de monstre marin sorti de son élément, sans presque soulever ses pieds du sol tant le gênait son ventre inoubliable, véritable barrique d'absinthe. Il ne faisait pas que la boire. Il vivait d'en faire la contrebande, et en était riche. (Gallimard, 1994, p. 40)*

En revanche, la présence de l'absinthe dans *Le Voyeur* d'Alain Robbe-Grillet (1955), est, avec le bateau et les montres, un moyen de situer l'action dans le temps, sinon dans l'espace européen, alors que le récit se caractérise par une absence totale d'indices référentiels (cf. p. 56, 59, 60, 76, 107, 177, 220, 222).

## B. Regret, nostalgie

En outre, l'absinthe devint l'objet d'un culte obsolète, comme on s'attache à des idoles vaincues. Dans *Une vague de rêves*, autre forme du manifeste du surréalisme, Aragon dénombre les rêveurs, au nombre desquels :

*La magie n'a point de secret pour Roger Vitrac, qui prépare un Théâtre de l'Incendie, où l'on meurt comme dans un bois. Il prépare aussi le rétablissement du culte de l'absinthe, dont on a renversé les cuillères grillées.* (Œuvre poétique, Club Diderot, p. 578)

Dans *Paroles* de Prévert, un vieillard regrette le bon vieux temps :

*vous souvenez-vous de l'avant-guerre  
les cuillères à absinthe les omnibus à chevaux  
les épingles à cheveux  
les retraites aux flambeaux  
ah que c'était beau  
c'était le bon temps (« Le temps des noyaux », p. 90)*

Et dans *La Maison du pendu* (1979), Michel Mohrt nous fait assister à l'épreuve de vérité :

*Après avoir fait fondre le morceau de sucre placé sur la pelle d'argent percée de trous, en y versant de l'eau goutte à goutte, le cabaretier dégusta l'absinthe et déclara, à l'étonnement général, que c'était bien là du vrai Pernod d'avant-guerre.* (p. 79)

Pour ce compagnon du surréalisme qu'est Julien Gracq, il est clair que « l'absinthe bue sous la tonnelle » était le symbole d'une « classe moyenne épicurienne » attachée « aux jouissances pulpeuses » de l'existence (*Lettrines 2*, p. 135).

Dans ses *Confessions d'un enfant de La Chapelle* (1977), Georges Simonin rappelle les étés de ce faubourg parisien avant la Grande Guerre, quand il fallait quérir des boissons fraîches :

*Les carafes d'eau glacée, les cafetiers les réservaient pour les buveurs d'absinthe - perniplard ou mominette -, qu'on voyait aux terrasses, maîtrisant leur tremblote, faire perler goutte à goutte la flotte sur le sucre de la cuillère plate ajourée,* (p. 57)

En dehors de ces aspects rétrospectifs, le roman contemporain revient à un usage classique, en mentionnant l'absinthe pour sa couleur ou son odeur. La plante sauvage qui pousse sur les terres arides du pourtour méditerranéen embaume l'horizon.

## Conclusion

Après cette large tournée dans les romans des deux derniers siècles, vous serez peut être déçus de constater que l'absinthe, comme boisson alcoolique, fut plus un mythe qu'une réalité. Elle fit davantage parler d'elle (notamment dans la poésie) qu'elle ne fut un élément actif de la fiction.

Elle apparaît surtout comme une liqueur indispensable à la convivialité. Elle permet aux individus d'entrer en relation, de se retrouver régulièrement pour discuter, passer un bon moment, éventuellement s'enhardir à parler aux femmes. Récurrente pendant un siècle dans le roman, elle servait plutôt à planter le décor, à caractériser des personnages secondaires, à donner une « couleur locale » (verte, bien entendu) qu'à fonctionner comme ressort romanesque.

Parmi les grandes figures d'alcooliques atteints de delirium tremens, on n'en trouve pas à qui l'on puisse attribuer leur déchéance à l'abus exclusif de l'absinthe. Et l'on ne trouve pas davantage d'épileptiques ou de convulsionnaires attachés à cette boisson. Ce qui ne signifie pas qu'elle n'ait pas été dénoncée, on l'a vu, comme dangereuse.

Bien entendu, ma conclusion aurait été toute différente si j'avais traité de la poésie, où l'absinthe a des couleurs charmantes, féériques pour tout dire.

J'en déduis deux propositions :

1. que les romanciers ne se sont pas laissé prendre au charme de « la fée verte », ne lui attribuant ni capacité créatrice ni vertu consolatrice ;
2. qu'ils n'ont pas été dupes de la propagande s'en prenant à l'aimable artémise alors que prospéraient les bouilleurs de cru, dont le privilège se transmettait héréditairement.
3. que, tout bien pesé, la fée verte n'est pas le diable en bouteille dans l'univers romanesque.

En d'autres termes, les écrivains réalistes et naturalistes ont su dire le réel, sans le parer de charmes outranciers ni trop l'enlaidir. Car, on le sait aujourd'hui, ce n'est pas l'abus d'absinthe qui est dangereux, mais plus simplement, hélas, celui d'alcool. Quant aux romantiques et autres idéalistes, moins nombreux à en traiter, ils ne semblent pas avoir davantage succombé au regard laiteux de la fée verte.

Henri BÉHAR